

**IDENTIFICATION DE SOI ET SOCIALISATION SEXUEE SOUS LA  
DIMENSION SPATIALE DANS *LE BAOBAB FOU, CENDRES ET  
BRAISES ET RIWAN OU LE CHEMIN DE SABLE*,  
TRILOGIE DE KEN BUGUL**

**Lahouassa MUSTAPHA**

Université Larbi Ben M'Hidi, Oum El Bouaghi, Algérie

[lahouassamustapha@gmail.com](mailto:lahouassamustapha@gmail.com)

**Résumé :** Les espaces dans la trilogie *Le baobab fou* (1992), *Cendres et braises* (1994) et *Riwan ou Le chemin de sable* (1999) de Ken Bugul se combinent pour servir d'une image singulière sur la condition de la femme africaine. Une quête identitaire est à la base d'un déplacement dans l'espace pour permettre une construction du couple féminin/masculin. L'enjeu est l'identification. Entre un rêve de la terre promise en occident, une rencontre d'un blanc et un retour chez la concession de Serigne, se tissent des récits pour construire des espaces littéraires dans lesquels s'effectuent les déplacements des personnages. L'organisation spatiale reflète la condition de la femme au Sénégal en crise d'identité par sa fermeture et sa limitation. Les mouvements des personnages à travers les moments des récits s'harmonisent avec la trame littéraire apparaissant des espaces sexués signifiant la domination masculine, la soumission féminine et une socialisation préétablie.

**Mots-clés :** dimension spatiale, quête identitaire, littérature sénégalaise, espace sexué, socialisation.

**SELF-IDENTIFICATION AND GENDERED SOCIALIZATION UNDER THE  
SPATIAL DIMENSION IN *LE BAOBAB FOU, CENDRES ET BRAISES* AND  
*RIWAN OU LE CHEMIN DE SABLE*, TRILOGY BY KEN BUGUL**

**Abstract:** The spaces in Ken Bugul's *The Le baobab fou* (1992), *Cendres et braises* (1994) and *Riwan ou Le chemin de sable* (1999) combine to serve as a unique image of the condition of African women. A quest for identity is the basis of a movement in space to allow the construction of the female / male couple. The issue is identification. Between a dream of the Promised Land in the West, a meeting with a white man and a return to the Serigne concession, stories are woven to build literary spaces in which the characters' movements take place. The spatial organization reflects the condition of women in Senegal in an identity crisis through its closure and limitation. The movements of the characters through the moments of the stories harmonize with the literary framework appearing gendered spaces signifying male domination, female submission and a pre-established socialization. Open space will be emancipation.

**Keywords:** spatial dimension, identity quest, Senegalese literature, gender space, socialization.:

## Introduction

De son vrai nom Mariétou M'bayé, Ken Bugul, qui veut dire en Wolof « personne n'en veut » est une romancière sénégalaise engagée qui a mis la cause de la femme au cœur de ses récits. Son entrée dans la scène littéraire fut en 1992 avec son premier roman *Le baobab fou*, suivi de *Cendres et braises* en 1994 et de *Riwan ou Le chemin de sable* en 1999. L'ensemble de ces romans constitue une trilogie autobiographique, sujet de notre corpus. La quête identitaire par rapport à la société est le pivot sur lequel tournent les moments du récit dans *Le baobab fou*. Une autre quête identitaire par rapport à soi est au cœur de *Cendres et braises*. Tandis que dans *Riwan*<sup>1</sup> ou *Le chemin de sable* la quête est menée par rapport à l'homme. Cette identification par rapport à trois éléments est étudiée selon une composante spatiale susceptible de dévoiler la réalité de la femme africaine entre les deux rives de la méditerranée. Deux sens peuvent être entrepris dans la façon de traiter l'analyse des romans selon la dimension spatiale; Le premier est de partir de l'action vers l'espace de son déroulement en faisant une projection significative. Le deuxième sens est d'analyser l'espace comme un facteur de limitation, d'enfermement et de restriction vers les actions et les déplacements permis aux personnages. Du moment que le sens n'est pas unique les travaux d'Henri Mitterrand (1980) et de Gaston Bachelard (1957) sont sollicités pour une lecture de la trilogie de Ken Bugul (1992, 1994, 1999) sous la composante spatiale.

Par ailleurs, l'objectif est de déterminer comment la romancière a pu exploiter les espaces des romans pour donner sens à une quête identitaire, Henri Mitterrand (1980) attribue à l'espace un rôle essentiel: « Champ de déploiement des actants et de leurs actes, comme circonstant, à valeur déterminative, de l'action romanesque. » (Mitterrand, 1980, p. 190). En effet, L'espace détermine les relations entre les personnages et agit sur leurs actions. La dimension spatiale est une composante déterminante d'une situation géographique mais elle permet de : « Dégager les valeurs symboliques et idéologiques attachées à sa représentation » soutient (Mitterrand, 1980, p. 194). Ce qui implique à dire que l'espace romanesque assure une fonction géographique, une fonction interprétative et une fonction organisationnelle. Comment l'espace peut être une composante déterminative dans l'identification féminine ? Pour Gaston Bachelard (1957), les endroits de la maison, la cave, le grenier, le coin...comme porteurs de sens permettant la construction des

---

<sup>1</sup>Riwan est le titre du roman comme il est le nom d'un personnage fou guérit chez le Serigne est devenu son disciple qui exécute les ordres sans discuter sans parler, il est sourd-muet pour ainsi représenter la situation dans la concession.

projets, l'isolement ou la mise à l'écart. Il fait recours au concept « topoanalyse » qui le définit comme suit: « Serait donc l'étude psychologique systématique des sites de notre vie intime » (Bachelard, 1957, p. 27). Sous cette optique l'étude de l'espace d'un roman contribue à dégager les valeurs symboliques des espaces selon une vision narrative.

Quant à Gérard Genette, bien n'accordant pas d'importance à la dimension spatiale du roman, il affirme qu'un sens figuré peut être véhiculé par l'organisation spatiale. Sur la trajectoire à deux sens opposés de la manière d'entreprendre les actes des personnages et le champ de ces actes, on peut classer un autre repère celui de la vision de Gérard Genette (1976, p. 44) qui affirme que le récit contient : « Quelque chose comme une spatialité active et non passive, signifiante et non signifié, propre à la littérature, spécifique à la littérature, une spatialité représentative et non représentée ». Le Village natif, l'aéroport, l'occident, l'hôtel, la concession du Serigne...pourraient être des espaces à partir desquels s'effectue une harmonie entre un « dit » et « un non-dit », entre un réel et un imaginaire, entre une soumission et une libération. Les lieux permettraient de nouer des liens entre l'homme comme un supérieur et la femme comme une inférieure. La maison, l'école sont des espaces à mettre en lumière pour accéder à la socialisation de la femme. Claude Dubar dans son ouvrage *La Socialisation, construction des identités sociales et professionnelles* (2015), en se basant sur les travaux de Jean Piaget et de Durkheim, a défini la notion de la socialisation, dans une visée déductive, comme suit :

La socialisation devient ainsi un processus de construction, déconstruction et reconstruction d'identités liées aux diverses sphères d'activité [...] que chacun rencontre au cours de sa vie et dont il doit apprendre à devenir acteur.

Bubar (2015, p. 10)

C'est sous cette optique qu'on introduit les personnages féminins du corpus comme des objets qui aspirent à être des sujets et des acteurs. Entre le Sénégal et l'occident se confrontent deux cultures, deux espaces, deux races et deux sexes, ce qui constitue un champ de manipulation, de transformation et de construction de l'identité féminine. Dans ce contexte assez riche de dualité, la narratrice arrive-t-elle à se socialiser et devenir un acteur ? Ou encore La narratrice pourra-t-elle joindre les deux bouts spatiaux pour s'identifier ? Entre l'abandon du village natal et le départ vers l'occident, la narratrice effectue un déplacement dans l'intérêt de trouver un autre espace d'identification sous l'effet des représentations fournies par l'école française. Or l'individu ne pourra pas construire son identité seule ce qui permet de dire que pour construire sa propre identité la narratrice perdrait sa propre identité au profit de l'aliénation.

## 1. Au commencement était le rêve

L'indépendance du Sénégal a ouvert des voies vers l'émancipation<sup>2</sup>. Une envie qui trouve ses racines dans l'école française. Il s'agit d'un espace de socialisation de la narratrice après celui de la famille. Cette dernière l'avait rejetée par le départ de la mère et la négligence d'un père vieux (85 ans) et aveugle. Un premier constat argumente bel et bien que la narratrice était livrée à l'école française. Ce qui explique qu'aucune notion apprise et connaissance admise ne peut trouver chez elle un refus ou une résistance. Le rêve d'avoir un diplôme s'amplifie par un ensemble de représentations transmises :

En ces premières années d'indépendance, je ne songeais qu'à mon émancipation. Je voulais être une femme bardée de diplômes qui épouserait un homme bardé de diplômes de l'école occidentale. [...] À l'école on m'avait appris à considérer les hommes de mon village comme des sauvages, des gens qui ne connaissaient pas les bonnes manières, faisaient l'amour avec brutalité, ne respectaient pas la femme et s'accouplaient à tort et à travers.

Bugul (2009, p. 39)

Les hommes de son village sont des sauvages et des êtres hors normes. Cette représentation se projette sur l'espace où vivaient ces hommes. C'est pour cette raison que la narratrice rêve de quitter son village natal pour rejoindre l'autre rive de la méditerranée « la terre promise » (Bugul, 2009, p. 28). Quitter le village et s'éloigner des hommes qui ne respectent pas les femmes. L'homme de l'occident est alors une alternative :

J'étais souvent avec les Blancs ; je discutais mieux avec eux, je comprenais leur langage. Pendant vingt ans je n'avais appris que leurs pensées et leurs émotions. Je pensais m'amuser avec eux, mais en fait j'étais plus frustrée encore : je m'identifiais en eux, ils ne s'identifiaient pas en moi.

Bugul (2009, p. 80)

L'identification aux Blancs est une aliénation à une culture occidentale. Les interactions avec eux se font aisément par le biais de la langue française. La chambre, le jardin, les restaurants et tous les espaces fréquentés par la narratrice en compagnie des Blancs n'est en réalité qu'une assimilation et une façon de se montrer indifférente. Mais Leonora, sa copine, l'avait conseillée : « Arrête de jouer, sois toi-même. » (Bugul, 2009, p. 80), une remarque d'une amie qui ne connaissait pas la réalité de la narratrice : « j'étais avec elle, je me défoulais mais je ne me découvrais pas. » (Bugul, 2009, p. 81). Les déplacements de la

---

<sup>2</sup> Le Sénégal a eu son indépendance Le 20 août 1960, le pays accède à l'indépendance sous la direction du Président Léopold Sedar Senghor, premier chef d'État africain à libéraliser la vie politique en instaurant le pluralisme par une ouverture au multipartisme, toutefois canalisée et contrôlée. »

narratrice se sont multipliés mais là où elle va, elle se fait remarquer par sa couleur, ce qui implique à dire qu'elle n'arrive pas à s'identifier aux occidentaux : « J'allais donc partout et j'étais partout celle qu'on remarquait. » (Bugul, 2009, p. 123). Les Blancs ne cessent de distinguer la narratrice : « J'étais cette négresse, cette 'chez vous autres', cette 'toi, en tant que noire, il faudrait que...', cet être supplémentaire, inutile, déplacé, incohérent.» (Bugul, 2009, p. 123). Plongée dans une perte identitaire, les espaces fréquentés n'ont pas pu assurer la mise à niveau de deux couleurs et de deux cultures.

La vie que je menais, il n'y avait qu'avec moi-même que je pouvais la partager. Moi qui avais rêvé d'un foyer, d'un père, d'une mère, d'ancêtres, moi qui voulais être reconnue ! J'étais jetée dans la cage des fantasmes inassouvis et des chevauchées dans le rêve surréel.

(Bugul, 2009, p. 119)

### 1.1 *La solitude à côté des autres*

La vie de la narratrice est menée à côté des autres mais dans la solitude du moment qu'elle ne pouvait la partager avec personne. C'est entre la compagnie et la solitude que le rêve commence à devenir impossible. Le rêve de trouver dans l'occident une appartenance à une famille, avoir des parents, des ancêtres et un monde vaste et accueillant s'est transformé à une solitude, un rejet, une étrangeté et une cage des fantasmes. Les espaces se sont réduits à cause d'un état d'âme de solitude et par conséquent l'espace occidental ne lui a pas permis sa socialisation avec les blancs. Il ne s'agit pas d'adopter les règles et les normes des autres mais d'être accepté. La quête identitaire est alors par rapport à la société :

Le temps passait en introspections, en quête de racines imaginaires. [...] Je n'arrivais pas à me lier avec les Africains des autres nationalités. Les envahisseurs nous avaient séparés, portés les uns contre les autres et nous n'étions pas arrivés à nous en sortir.

(Bugul, 2009, pp. 129-130)

Même avec les Africains qui vivent en occident les interactions sont devenues impossibles. Ce sont les conséquences de la colonisation qui les a séparés. Donc l'espace dans lequel vivait la narratrice s'est rétréci et s'est réduit à un point où la vie est devenue impossible. Ce qui est recherché c'est des espaces dans lequel la narratrice peut réaliser ses activités et ses espérances (Weil, 1998, p. 9)<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup>« On peut se demander s'il existe un domaine de la vie publique ou privée où les sources même de l'activité et de l'espérance ne soient pas emprisonnées par les conditions dans lesquelles nous vivons. » (Simone Weil, 1955, p : 9) une citation qui remet en cause la demande de liberté chez l'opresseur.

J'avais pris l'avion folle de rage et de désespoir. Le non-retour des choses avait amputé la conscience. Le rétablissement était devenu impossible. Rétablissement de l'enfance perdue, envolée un après-midi, la première fois que j'avais vu un Blanc.

Bugul (2009, p. 221)

Le problème identitaire de la narratrice remonte à son enfance, c'est à dire dès son abandon par sa mère. La crise identitaire s'est amplifiée par la déception en occident. Chercher la liberté chez « les envahisseurs », qui signifie les dominants de la période coloniale, est un rétablissement impossible. L'opresseur ne peut pas être la maladie et le remède en même temps. Après une grande aventure en occident, un retour vers le pays des origines, vers le petit village, vers le baobab : « Le matin où je suis arrivée au village [...] le soleil veillait le défunt qui était tout en lumière. Les oiseaux portaient le deuil. ». L'espace vers lequel revient la narratrice n'était plus l'espace qu'elle a quitté. Un état symbolisé par la mort du baobab, le défunt du soleil et le deuil des oiseaux. Rien ne n'est comme avant, les signes de vie antérieur disparaissent c'est dans cet état que la société ne l'a pas admise : « Sans paroles, je prononçais l'oraison funèbre de ce baobab témoin du départ de la mère, le premier matin d'une aube sans crépuscule. Longtemps, je restais là devant ce tronc mort, sans pensée. » (Bugul, 2009, p. 222). Le vide, le silence, sans pensée sont les signes de la mort. La mort de baobab est témoin du départ de la mère et le départ de la mère est l'absence des repères. Tout tourne dans le vide, ce qui symbolise que l'espace a été réduit et anéanti pour dire qu'il n'existe pas de place à la narratrice. La conséquence est le sentiment de la solitude à côté des « autres » qui ont été source d'une oppression historique relative à son pays. Une nouvelle rencontre d'un homme blanc au Sénégal est une autre opportunité et une autre piste pour s'identifier par rapport à soi. Le processus est le passage par l'homme blanc Y.

## 1.2. Identification à côté de l'homme

Les moments du récit, *Cendres et braises* se sont déroulés à côté d'un homme nommé Y. Les espaces du roman sont ceux réservés à des rencontres provisoires tels que la chambre d'hôtel, cafétéria et intermédiaire tel que l'aéroport. Bakhtine (1976) emploie le concept du « chronotopes » qui le définit comme « centres organisateurs des principaux événements » (1976). Les indices spatio-temporels sont des constituants d'un monde réel où se mêlent des espaces et des temps « coexister, s'entrelacer, se juxtaposer, s'opposer » (Bakhtine, 1976, p. 393) pour donner sens au récit. La relation avec l'homme blanc Y. est en réalité un rêve pour construire sa propre identité. Mais comme les espaces n'étaient pas les mêmes, le lien est un désespoir de retrouver ses propres origines. Le rêve permet la possibilité de vivre avec Y. comme une part entière. L'amour peut être une évasion de la réalité africaine :

Le rêve était plus intense que la réalité.  
 La réalité africaine, je ne la vivais pas.  
 Le social n'était pas le même.  
 Je ne vivais que le rêve avec Y. ? Un homme que j'aimais absolument, sans  
 retour, presque avec désespoir.

Bugul (1994, p.118)

L'amour pour cet homme est en réalité un besoin immense à une appartenance. L'unique voie permise à être possédée est le passage par l'homme comme un refuge. Le village dans ce cas est le lieu de déracinement, et la France est l'espace chaleureux dans lequel la narratrice trouve son amour. « J'aimais cet homme à tel point que je n'avais plus que lui ; avec le reste du monde, le fossé était immense. » (Bugul, 1994, p. 133). À ce niveau, le lecteur voyage par le biais de son propre imaginaire vers un autre espace fictif. Dans son article, Antje Ziethen (2013, p.28) affirme : « La production de l'espace fictionnel ne repose cependant pas uniquement sur ces informations textuelles mais s'opère par les interférences d'un lecteur-modèle. ». L'homme Blanc exige que la narratrice soit dépourvue de toute appartenance à ses racines. L'amour est une piste vers la possession. Les insultes relèvent de la domination et l'autorité. Par sa couleur la narratrice est un être inférieur. Et cette domination trouve ses origines dans la composante historique entre la France et le Sénégal.

Cet homme qui disait m'aimer, qui m'avait aimée, qui disait oublier que j'étais noire tellement j'étais assimilée à lui, comment pouvait-il en me traitant de sale négresse essayer de m'humilier, de me rabaisser en tant qu'être humain ?

Bugul (1994, p.133)

*Cendres et Braises* a un statut particulier par rapport aux deux autres livres étudiés : il fait office de pivot, il se tient entre deux espaces, il dévoile des abîmes déjà comblés. Le récit est pris en charge par une narratrice rentrée auprès de sa mère au village, après être passée par la ville où elle n'était pas parvenue à se retrouver : « Le retour récupérait mal. [...] La ville me récupérait mal quand j'étais arrivée. » (Bugul, 1994, p. 103) . Ce passage renvoie à une situation bien raconté mais mal sentie. Le verbe « récupérer » exprime un remède à la perte mais l'adjectif « mal » exprime la relation à Y. n'est la principale cause. Le passé, le vécu antérieur sont la source de l'échec. Ken Bugul rentre chez elle, son village natal, tout comme dans *Le baobab fou* en reprenant l'aller-retour comme des tentatives non-réussites. Le retour vers « quelqu'un qui allait constituer un élément important au point où j'en étais. » (Bugul, 1994, p. 56). Les expériences de Ken Bugul dans les trois romans est cet aller-retour de son village natal vers d'autres espaces dans une quête identitaire. Elle transcrit ces expériences par : « Rupture. Non. Pas rupture. Absence/Silence. » (Bugul, 1994, p. 103). Habitée aux incises poétiques dans

sa narration, Ken Bugul formule ainsi ce qui est peut-être la clé de son vouloir être et de sa liberté : « Enracinement. Ouverture. Pas ouverture, plus exactement disponibilité. » (Bugul, 1994, p. 103). Le lien majeur est celui de la mère qui se projette sur d'autres liens compensatoires.

Par les mouvements négatifs de la tête de MatyWar, je pensais à tout ce que Mère avait enduré et endurait sûrement encore à cause de moi. 'Elle n'est pas mariée ? Non. Elle a des enfants ? Non. Elle travaille ? Non. Elle est saine d'esprit ? Non. »

Bugul (1994, p.22)

AntaSèye<sup>4</sup>, lui reproche la durée passée en occident, l'aliénation est une perte des origines : « Hé ! toi, vraiment tu es perdue, hé ! Tu es restée trop longtemps, tout le monde pensait que tu n'allais plus revenir. » (Bugul, 1994, p. 40) . Pour Ken Bugul c'est un acte de pouvoir en répondant présent dans l'univers des origines. Un autre chemin sera parcouru dans Riwan ou le chemin de sable, à l'issue duquel elle va nouer un contact avec sa société traditionnelle.

## 2. Entre les siens et les autres : Un choix entre être et avoir :

Le village natal et l'occident, deux espaces dans lesquels vivaient les siens de la narratrice à qui elle appartient et les autres à qui elle s'assimile. L'espace dans ce cas est déterminative de deux cultures et deux races dans son sens global mais aussi sur le plan individuel, il sépare deux choix ou la narratrice se débarrasse de sa propre culture et se présente comme objet sexuel ou bien elle se soumet à des dispositifs d'acquisition et de possession :

Il y a, d'un côté, une disponibilité selon l'avoir : au sens précis où avoir, c'est disposer de..., c'est-à-dire à la limite pouvoir se débarrasser de... comme il arrive dans le suicide. Il y a, de l'autre côté, une disponibilité selon l'être ; au contraire de l'usage précédent du terme, cette disponibilité consiste à ne pas pouvoir disposer de..., afin de rester disponible pour (l'avenir, les autres, la grâce, Dieu...)

Bugul (1999, p.118)

« Chez-soi » est une réflexion sur le retour au village natal, parmi ses concitoyens pour partager avec eux une partie de sa vie. L' « ailleurs » est l'autre rive de la méditerranée, l'occident. Les indices spatiaux ont changé de valeurs réelles du moment que la narratrice se déplace mentalement pour franchir l'espace sénégalais comme un chez-soi en maintenant l'occident où elle vivait comme un ailleurs : « Il fallait aussi que je réserve aux miens une partie

<sup>4</sup>AntaSèye est l'amie d'enfance de la narratrice, à laquelle elle a écrit une lettre : « Je ne savais plus si je la racontais à AntaSèye qui était peut-être partie ou à moi-même ou à un auditeur invisible ou à l'environnement ou aux objets » (Bugul, 1994, p. 41). Le dialogue de la narratrice à AntaSèye reflète l'incertitude de son existence.



de ma vie, que nous en vivions ensemble ne serait-ce qu'une portion, mais c'était nécessaire si je voulais mourir chez moi. » (Bugul, 1999, p. 112). Le devoir de rejoindre les siens s'est imposé par la déception en occident. Les représentations qu'elle avait dans ce monde non pas étaient vraies. Vivre en occident veut dire un autre, et vainement la narratrice a tenté de s'évader de son village natal, de son « être » vers l'occident pour un intérêt d' « avoir ». Le regret est énorme :

Comme je regrettais d'avoir voulu être autre chose, une personne quasi irréelle, absente de ses origines, d'avoir été entraînée, influencée, trompée, d'avoir joué le numéro de la femme émancipée, soi-disant moderne, d'avoir voulu y croire, d'être passée à côté des choses, d'avoir raté une vie, peut-être. Parce qu'on m'avait dit de renoncer à ce que j'étais alors que j'aurais dû rester moi-même et mieux m'ouvrir à la modernité.

Bugul (1999, p.111)

La disponibilité d'être n'a pas permis l'émancipation de la narratrice, encore elle lui a causé la perte de repères. L'emploi du conditionnel exprime le regret énorme de cette tentative. « Chez-moi » et « moi-même » deux mots qui rattachent l'espace à l'être, sous cette optique l'occident comme composante spatiale reflète l' « autre » tandis que le village natal représente le « moi ». C'est ainsi que la narratrice retranscrit son bien être :

J'avais sous-estimé la capacité des sources, des origines à récupérer les siens. J'avais retrouvé mon village, mes sens, mon milieu, mon moi-même posé dans un petit coin et qui m'attendait depuis. J'étais réintégrée dans la société et remplissais mes engagements vis-à-vis d'elle avec beaucoup de bonheur. Je ne me sentais plus isolée. Je fonctionnais dans un milieu familial, avec les repères de mon environnement et les références de mon éducation traditionnelle.

Bugul (1999, p.181)

« village », « milieu », « coin », « milieu », « environnement » sont des indices spatiaux qui traduisent « retrouvaille », « moi-même », « sens », « familial », « repère ». L'intimité est projetée par les dimensions spatiales qui expriment l'affection de la narratrice. L'identification est présentée sous les concepts de « sens », « moi-même » et de « repère », tandis que sa socialisation est symbolisée par les concepts « retrouvaille » et « familial ». Le choix d'être « soi-même » prime sur l'aliénation<sup>5</sup> et l'adoption d'autres normes et d'autres règles. C'est le retour vers le village natal, déplacement dans l'espace, qui fonctionne comme une signification décisive. Le petit coin est alors un retour vers les sources, vers le traditionnel, vers les origines :

<sup>5</sup> L'aliénation a été utilisé par Rousseau dans un sens péjoratif pour dénoncer la servitude, le sens mélioratif du mot c'est rentrer en échange fructueux avec l'autre.

Tout coin dans une maison, toute encoignure dans une chambre, tout espace réduit où l'on aime à se blottir, à se ramasser sur soi-même, est, pour l'imagination une solitude, c'est-à-dire le germe d'une chambre, le germe d'une maison.

Bachelard (1957, pp. 163-164)

Le coin exprime la solitude et la mise à l'écart par rapport à la société. Ce sentiment reflète le degré de la déception chez la narratrice. Mais « mon moi-même posé dans un petit coin et qui m'attendait depuis. » (Bugul, 1999, p181) reflète l'absence et le manque de son pays natal que normalement elle ne doit pas le quitter. L'attente, exprime que sa place dans sa société a été réservée depuis sa naissance. Le retour vers un milieu fermé, petit exprime que la narratrice a quitté un autre espace ouvert, grand et immense :

L'immensité est, pourrait-on dire, une catégorie philosophique de la rêverie. Sans doute, la rêverie se nourrit de spectacles variés, mais par une sorte d'inclination native, elle contemple la grandeur. Et la contemplation de la grandeur détermine une attitude si spéciale, un état d'âme si particulier que la rêverie met le rêveur en dehors du monde prochain, devant un monde qui porte le signe d'un infini.

Bachelard (1957, p. 209)

L'occident était alors un monde de rêve et de construction de projets, sauf que ce rêve et ces projets n'ont pas été réalisés. Le déplacement d'un espace ouvert vers un espace fermé, du dehors vers le dedans, du refus de l'aliénation vers le soi-même expriment le retour à la raison et le changement du champ de la recherche de l'émancipation. Ainsi les espaces se divisent entre un « être » chez-soi, et un « avoir » chez les autres. Autrement dit « être » comme les siens ou s'aliéner et acquérir la culture des autres en occident. le voyage a pour objectif l'émancipation.

### **2.1. Identification par rapport à l'homme :**

L'aller-retour dans *Riwan* constitue une construction d'un pont entre la narratrice et son pays d'origine après l'aventure menée en occident. Le chemin de sable est une voie ouverte entre la maison de la narratrice et la concession de Serigne. Il s'agit d'une union entre la protagoniste du roman comme être et ses repères et ses sources : « En arrivant au village, je ne pensais pas retrouver le Marabout, je pensais retrouver la Mère. Il me permit de la retrouver, de la découvrir, de l'aimer, de la reconnaître. » (Bugul, 1994, p. 113). Retrouver la mère c'est retrouver les origines, ce qui ne peut être réalisé que par le passage par le Serigne. Elle s'est rendu compte qu'elle avait une place à part entière dans sa société :

Le Serigne m'avait permis de retrouver ma place, cette place que personne ne pouvait occuper, cette place vide au milieu des miens, au centre de mon existence. Pour ma mère aussi c'était important. Cette réhabilitation, ma réhabilitation, était aussi la sienne.

Bugul (1994, p.168)

La vie dans la concession comme espace accueillant représente un retour vers les origines et vers les sources. Une « concession » est l'image d'une résolution d'un problème identitaire. Vivre parmi les femmes de Serigne est une entente entre les aspirations de toutes les femmes. L'homme est au cœur de cette réhabilitation avec soi. Dans cet endroit la narratrice trouve une paix parfaite :

Ainsi le Serigne m'avait offert et donné la possibilité de me réconcilier avec moi-même, avec mon milieu, avec mes origines, avec mes sources, avec mon monde, sans lesquels je ne pourrais jamais survivre. J'avais échappé à la mort appartenait aussi aux miens, à ma race, à mon peuple, à mon village et à mon continent. Le moi de mon identité.

Bugul (1999, pp.167-168)

## 2.2. Une remise à l'ordre :

Revenir sur la notion de « chronotope » de Mikhaïl Bakhtine, c'est exposer les deux éléments : Le temps et l'espace. Si l'espace à ses trois dimensions, le temps et sa quatrième. C'est le temps qui s'inclue dans l'espace pour construire une autre formule de disposition au sein du récit :

Nous appellerons chronotope, ce qui se traduit, littéralement, par « temps-espace » : la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature...Ce qui compte pour nous, c'est qu'il exprime l'indissolubilité de l'espace et du temps (celui-ci comme quatrième dimension de l'espace). Nous entendrons chronotope comme une catégorie littéraire de la forme et du contenu, sans toucher à son rôle dans d'autres sphères de la culture.

Bakhtine (1976, p.235)

Trois indices sont en relation dans *Riwan ou Le chemin de sable* : temporel, événementiel et spatial. Et ce tout au long du roman. Un classement en harmonie avec les moments du récit. Partant d'une situation initiale :

Un lundi.

Jour du marché.

À Dianké. (Bugul, 1999, p. 12)

Le temps l'emporte sur le lieu, du moment qu'il occupe la tête du classement. Il exprime la durée et la permanence reflétant ainsi la situation de Rama, protagoniste du roman, dans sa famille et au sein de la société. Le parcours du récit rencontre un élément provocateur évoqué dans la citation suivante :

Ce matin, à Mbos, un gros bourg situé non loin de Dianké, une jeune fille, une petite jeune fille nommée Rama apprend une nouvelle : « Une grande et terrible nouvelle. [...] son père, lui, avait éprouvé des sentiments proches du délire. Il venait de faire don de sa fille au Serigne, au grand Serigne.

Bugul (1999, p.37)

Cet événement a fait basculer l'ordre du récit envers le personnage de Rama. Elle va rejoindre la concession de Serigne pour vivre comme la vingt-huitième épouse. La concession est alors l'espace où se déroulent les événements majeure du récit. Il s'agit d'entreprendre la condition de la femme dans un monde plus large que la famille. La situation finale du récit sera de l'ordre de :

À Dianké.

C'était jour de marché.

Un lundi. (Bugul, 1999, pp. 210,214,217,218,220,223)

L'espace est en tête de classement pour signifier le début de l'action en évoquant son champ. L'espace est alors le terrain d'action où se manifestent les actants. L'influence de l'espace sur les actes des personnages est une forme d'*actancialisation*<sup>6</sup> de l'espace selon Henri Mitterrand qui détermine le rôle de l'espace dans le récit :

Lorsque le circonstant spatial, [...], devient à lui seul d'une part la matière, le support, le déclencheur de l'événement, et d'autre part l'objet idéologique principal, peut-on encore parler de circonstant, ou, en d'autres termes, le décor ? Quand par les relations qu'elle engendre, le fonctionnement diégétique et symbolique du récit, il ne peut rester l'objet d'une théorie de la description. Tandis que le personnage, l'action et la temporalité relèveraient seuls d'une théorie du récit.

Mitterrand (1980, pp. 211-212)

L'espace, comme *Dianké* du récit *Riwan ou Le chemin de sable*, occupe une position fondamentale dans la façon du comportement de Rama et les femmes épouses de Serigne. C'est à partir de la structure de la concession de Serigne, chambre et cour, que se symbolise la gouvernance et l'autorité de Serigne

<sup>6</sup>Actancialisation : concept employé par Henri Mitterrand pour donner à l'espace non seulement un rôle mais aussi un facteur capital dans la construction de la trame du récit.

demeurant dans sa chambre sur les femmes dans la cour de la concession. Cette dernière est alors l'expression des femmes possédées et soumises. La concession n'est plus un circonstant ni un décor mais une structure propre en dehors de la description. Sous cette optique structurale de l'espace, le départ de Rama constitue un coup féministe qui se révolte contre la soumission et la possession. Le silence de la concession s'est brisée par un acte de Rama. Elle a quitté la concession sans aviser qui que ce soit :

Rama n'avait pas pu raconter ce que s'était passé. Elle avait fui une nuit quand la vigilance des uns et des autres s'était relâchée. Au moment où le calme de la concession faisait somnoler les consciences.

Bugul (1999, p.220)

Entre l'intérieur et l'extérieur de la concession existent deux mondes différents, le premier est celui de l'appartenance et le deuxième est celui de l'émancipation. Il s'agit d'un acte de se débarrasser des anciennes représentations sur la femme pour entamer une expérience en dehors de la concession.

### 3. Espace identitaire :

L'espace identitaire caractérise la mise en avant des espaces dans les récits par la narratrice dans le but est de s'identifier par rapport à d'autres personnages. Bakhtine considère l'espace comme une composante active pouvant, elle seule, construire un sens. L'espace est un « signifiant » qui donne une représentation dans le champ littéraire :

Y a-t-il de la même façon, ou d'une manière analogue, quelque chose comme une spatialité littéraire active et non passive, signifiante et non signifiée, propre à la littérature, spécifique à la littérature, une spatialité représentative et non représentée ?

Genette (1976, p. 44)

La narratrice de *Le baobab fou* essaie de tout oublier et recommencer à zéro. Un quart de siècle est une période importante passée en occident pour un but identitaire. Mais le temps ne peut pas être récupéré sauf que l'espace peut être changé par le déplacement et par le voyage. Très loin du village, elle a vécu des événements qui ne s'harmonisent pas avec ses attentes :

Mourir. Mourir maintenant. Le suicide pur ! [...] La conscience de tout ce qui m'était arrivé si loin du village où je suis née, me faisait prier Dieu de me faire renaître, comme si presque un quart de siècle de tourment n'avait jamais été.

Bugul (2009, pp. 219-22)

La seule solution permise étant le retour vers le village natal : « j'ai pris l'avion, folle de rage et de désespoir. Le non-retour des choses avait amputé la conscience. » (Bugul, 2009, p. 221) (Bugul, 2009, p. 221). Une enfance perdue dans un espace où le rêve était interdit. Le retour vers le baobab mort exprime que le rétablissement avec ses origines est devenu impossible. Une autre voie s'ouvre devant la narratrice, celle de la rencontre de l'homme blanc avec qui elle voyage vers la France. Les cendres de la déception sont devenues des braises sous lesquelles la narratrice doit souffler pour donner un autre élan à son existence du moment que la vie ne peut pas redémarrer néant. La protagoniste de *Cendres et braises* prévoit d'autres perspectives spatiales pour que la vie continue : « Y. était revenu dans mon pays deux fois de suite et je m'étais arrangée pour partir avec lui en France. » (Bugul, 1994, p. 59). Un autre espace veut dire une autre aventure, une nouvelle rencontre, une nouvelle vie. La perte identitaire dans son village natal symbolisée par la mort du baobab impose l'union à un homme blanc. Ce dernier n'est pas un objectif en soi mais un intermédiaire pour une quête identitaire par rapport à soi. Le restaurant et l'hôtel sont des lieux qui représentent que la rencontre est passagère et l'union est impossible. Cette dimension spatiale est disposée d'une façon harmonieuse avec les intérêts des deux partenaires :

Ce même soir, Y. avait réservé une table pour nous deux à la tour d'Argent. Nous nous arrangions toujours pour rester seuls, voler à son ménage des heures pour vivre notre compromis, dans une liaison profonde mais condamnée car impossible.

(Bugul, 1994, p. 70)

Le provisoire est projeté sur les espaces créés par l'écrivaine non pas comme décor mais pour véhiculer une temporalité. Entre le temporaire et le permanent se dresse des dualités comme cuisine/restaurant, maison/hôtel. Les espaces du récit expriment que la liaison n'est pas profonde mais superficielle. Les insultes, la violence sont à l'origine de l'impossibilité de l'union :

Et la violence lassée de son mépris, revint. A un moment je m'étais pas rendu compte qu'il m'avait frappée avec une telle force que je m'étais retrouvée par terre sur les carreaux de la cuisine [...] il était méconnaissable [...] je vais appeler la police, sale race. [...] Cette fois-là j'avais juré que Y. et moi nous n'aurions plus rien à faire ensemble.

(Bugul, 1994, pp. 178-179)

Un passage qui exprime que la violence et les insultes son répétitives. Ce qui a poussé la narratrice à quitter Y. Malgré toutes les tentatives, la narratrice n'arrive pas à quitter cet homme blanc qui l'a humiliée. Un attachement qui s'exprime comme une quête de soi alors que l'homme n'est qu'un passage et un

accessoire. Les lieux des rencontres sont des espaces occupés temporairement pour s'identifier comme un être à part entière.

### **3.1. Retour vers les origines :**

Un autre retour vers le village natal rapportant un autre échec et une autre déception. Après deux tentatives d'identification par rapport à la société et par rapport à soi, une troisième voie imposée à la protagoniste de Riwan ou Le chemin de sable, celle d'accepter à être la vingt-huitième épouse du marabout Serigne :

La disponibilité que j'avais pour recommencer, pour apprendre, pour être, pour vivre, m'avait aussi permis d'accepter que tout à coup on m'annonçât que j'étais mariée à un homme à mon insu, un homme qui était un Serigne, un grand Serigne, un homme qui fut avant tout un ami et un confident.

(Bugul, 1999, p. 145)

La concession de Serigne est l'espace de refuge de Rama, la narratrice de Riwan. Un mariage imposé comme un destin ultime. L'homme est alors un repère identitaire à lequel la narratrice doit s'aligner. La disposition spatiale de la concession est une image sur la réalité de la femme en Afrique. La cour rassemblant toutes les femmes représente que la cause féminine est un collectif et un commun à toutes les femmes. La narratrice étant la porte-parole par son déplacement entre la cour des femmes et la chambre de Serigne, lieu de commandement. La vingt-neuvième épouse de Serigne n'avait laissé de place à Rama qui décide de quitter la concession : « Comment imaginer Rama décidant de s'enfuir de la concession ? Tenait-elle à la main un baluchon, une valise, son sac à fermeture Éclair ? Quel moyen de transport avait-elle emprunté ? » (Bugul, 1999, p. 221) Un départ qui signifie un détachement du Serigne. Sortir de concession du Serigne veut dire se débarrasser de la soumission à l'homme. L'extérieur est monde ouvert sur la liberté et l'émancipation contrairement à l'intérieur qui est un espace de soumission et d'appartenance.

### **3.2. La composante spatiale sous prétexte d'une socialisation :**

Après le premier facteur de socialisation au sein de la famille appelé « socialisation primaire », il existe un autre facteur celui de la « socialisation secondaire ». Étant donné que le premier facteur de socialisation n'a pas offert à la narratrice un milieu favorable, elle a été livrée à l'école française, là où elle a acquis un ensemble de représentations sur l'occident. Ce dernier lui a été représenté comme terre promise, mais la réalité est tout autre. On se projette sur le second plan de la socialisation relatif à la société et à la culture. Sous cette optique la socialisation est définie :

Le concept de socialisation désigne l'ensemble des phases traversées par un être humain au cours de son développement, sa 'naissance socioculturelle' qui l'introduit dans le système des structures et des interactions sociales.

Mitscherlich (1988, p. 65)

La confrontation de la narratrice de *Cendres et braises* à un homme blanc Y. est en réalité un contact culturel et social. L'homme blanc rencontré au Sénégal après son retour, veut posséder la narratrice en l'intégrant totalement dans sa culture : « Y. me voulait dans sa culture, intégralement. » (Bugul, 1994, p. 119) Tandis que pour la narratrice : « J'aimais cet homme à tel point que je n'avais plus que lui ; avec le reste du monde, le fossé était immense » (Bugul, 1994, p. 133). Il s'agit d'une aliénation à la culture de Y. Une socialisation représentée par un ménage spatial assez signifiant. « Rue des Grands-Augustins », « Louvre », « rue Christine », « rue de Nesle », sont des espaces non seulement signifiants d'une connaissance préalable de ces endroits mais aussi ils expriment un contact culturel et une interaction avec l'homme blanc. La composante spatiale dans ce cas est l'image d'une socialisation socioculturelle : « Ah, rue des Grands-Augustins, comme j'étais rassurée, de la retrouver. » (Bugul, 1994, p. 88). C'est le champ où se mêlent l'imaginaire et le réel, les représentations mentales et la réalité. Le premier déjeuner avec Y. était pris dans le Café « le Nesle » et la première journée passée avec cet homme à Paris sont des événements des premiers pas vers de la socialisation de la narratrice. L'espace est mis en relief pour remémorer ces événements : « Le café « le Nesle », de l'angle de la rue Dauphine et de la rue Nesle, c'était là que pour la première fois, Y. et moi avons pris le petit déjeuner, le premier matin que nous passions ensemble à Paris. » (Bugul, 1994, p. 88; Bugul, *Cendres et braises*, 1994). Le jeu narratif est effectué par le biais des endroits qui rappellent ces premiers moments avec l'homme blanc.

## Conclusion

La trilogie autobiographique de Ken Bugul est un parcours d'un ensemble d'événement mettant l'espace comme un vecteur de représentation, d'état d'âme de la narratrice. Les récits entreprennent les espaces comme des lieux de manifestation entre un « moi » et les « autres ». Plusieurs dualités émergent pour dresser des images de conflits et de révolte contre un dispositif mis en place n'attribuant à la femme aucune part dans la société. Tels que : l'intérieur/extérieur, maison/hôtel, restaurant/cuisine, occident/village natal. La disposition spatiale des récits a été effectuée minutieusement par Ken Bugul pour dévoiler son amertume face à sa condition autant que femme. Le baobab est un lieu avant qu'il soit un arbre, sa naissance remonte à une époque qui relate toute une histoire ancrée dans les profondeurs de l'existence de l'Afrique. L'homme blanc est un autre espace qui se projette sur la colonisation française. Enfin la concession du Serigne est un repère spatial qui symbolise la



condition de la femme à laquelle la soumission et l'appartenance lui ont été imposées. La mort du baobab représente l'absence de l'espace accueillant ce qui implique que la mort et la vie sont subordonnées à la disposition spatiale. L'aller et le retour sont des déplacements qui s'harmonisent avec le sens véhiculé par le récit. L'espace sous cette optique est un lieu de rencontre entre le réel et l'imaginaire, c'est le porteur de sens et de « non-dit ».

L'espace donne des possibilités d'adopter le récit dans sa profondeur à partir des différentes connotations que chaque lecteur construit. Si les théories conceptualisent des faits littéraires, la disposition des lieux de manifestations dans le récit les spatialisent pour cerner le sens et permettre l'interprétation. Ken Bugul construit les espaces de ses récits comme un puzzle pour dresser des images susceptibles d'accéder à l'état d'âme de la narratrice. Du village natal comme état initiale, à l'aéroport comme un lieu intermédiaire, à l'occident comme un lieu de socialisation et de rencontre entre ses représentations préalables et déroulement d'événement, vers un retour porteur de déceptions. Un parcours spatial englobant *Le Baobab fou* s'harmonisant avec une perte identitaire de la femme africaine. *Cendres et braises*, est le deuxième roman où la liaison entre Y. et la narratrice est un contact culturel entre deux espaces différents et entre un dominant et un dominé trouvant ses origines dans la composante historique. Les espaces comme l'hôtel et le restaurant reflètent la temporalité, le provisoire et le compromis. Tandis que les espaces créés dans Riwan s'articulent avec la situation de la femme en Afrique. Demeurer dans la concession de Serigne dévoile l'adoption des normes et des règles propres à la société sénégalaise par contre le départ de la concession vers d'autres lieux est une sorte d'un manifeste contre le préétabli qui décline la femme par rapport à l'homme. À ce stade, la séparation entre le récit comme un « dit » et l'espace comme un « non-dit » est loin d'être effectuée. Est-ce que c'est le récit qui oriente notre réflexion sur l'espace sur sa nature matériel ou bien c'est ce dernier qui permet d'interpréter le récit dans sa nature verbale ? Ce qui certain c'est sans espace le récit ne peut plus avoir de sens et l'espace sans le procédé narratif demeure un décor dépourvu de signification. Le va et vient, l'aller-retour, dans chaque roman reflète un déplacement dans l'espace renvoyant à un « ici » et « ailleurs ». Il s'agit de confronter deux cultures, deux contextes, deux histoires en mobilisant l'espace comme un vecteur directeur. La domination et la soumission sont représentées par des lieux occupés par les personnages. Le statut des personnages est lu dans les lieux d'existence. Les espaces participent activement à la construction de diégèse et suivent les manifestations des récits. Le parcours des espaces et les déplacements offrent une image signifiante sur la condition de la narratrice et l'étendue de l'espace transpose cette condition à l'universalité. Les rêves sont anéantis par la multitude des déplacements. La spatialité peut être exploitée pour dévoiler un thème comme la condition féminine, mais la dimension spatiale peut-elle contribuer à comprendre le texte dans sa totalité ?

### Références bibliographiques

- Dubar, C. (2015). La socialisation, Construction des identités sociales et professionnelles (Armand Colin 2000 éd.). Paris : Armand Colin.
- Bachelard, G. (1957). La poétique de l'espace. Paris : Presses Universitaire de France.
- Genette, G. (1976). La littérature et l'espace, dans Figure II. Paris : Le Seuil.
- Bakhtine, M. (1978). Esthétique et théorie du roman. Paris : Gallimard.
- Bugul.K. (1994). Cendres et braises. Paris : L'Harmattan.
- Bugul.K. (1999). Riwan ou Le chemin de sable. Paris : Présence Africaine.
- Bugul.K. (2009). Le baobab fou (2e éd.). Paris : Présence Africaine.
- Mitscherlich, M. (1988). La femme pacifique. Paris : des femmes.
- Mitterrand, H. (1980). Le discours du roman. Paris : Presses Universitaires de France.
- Ziethen, A. (2013). La littérature et l'espace. *Arborescences*, (3). [En ligne], consultable sur URL :<https://doi.org/10.7202/1017363ar>